

geai mes deux mains dans mes poches. Rien... Je les retirai en faisant un geste désespéré. La pauvre mère comprit.

—C'est bien, me dit-elle, Dieu vous récompensera tout de même. J'avais bien vu que vous étiez pauvre ; mais, que voulez-vous, je n'ose pas m'adresser aux riches.

—J'allais m'éloigner, la tête plus basse encore, lorsqu'un jeune homme très bien mis s'approcha de nous. Il avait tout vu et tout entendu.

—C'était le marquis ?

—Oui.—Madame, dit-il en mettant un louis dans la main de la pauvre mère, voilà ce que monsieur et moi vous offrons pour que vous puissiez dîner ce soir et donner du lait à votre enfant.

—En parlant il m'avait pris la main. La pauvre nous remercia l'un et l'autre et s'éloigna en pleurant. J'étais honteux comme si j'eusse commis une mauvaise action ; j'aurais bien voulu m'esquiver, mais comment faire ? Le marquis tenait ma main et ne paraissait pas vouloir la lâcher.

—Tout à l'heure, me dit-il, un sourire bienveillant sur les lèvres, vous avez eu un mouvement qui m'a révélé votre situation présente. Vous avez vainement cherché quelques sous dans votre poche pour les donner à cette malheureuse, qui va rentrer dans son taudis la joie et l'espérance au cœur ; cela ne nous a pas empêchés de faire ensemble une bonne action.

—Mais c'est vous, monsieur, balbutiai-je.

—Erreur, mon jeune ami, répliqua-t-il ; si je n'eusse pas remarqué votre geste désolé, je serais passé près de la pauvre mère sans la voir. Vous n'êtes pas un ouvrier, je sens que votre main ne manie aucun outil ; vous êtes donc un artiste de l'avenir ou un employé sans emploi.

—Je suis, en effet, un employé qui trouve difficilement du travail, répondis-je.

—Et en quelques mots je lui dis qui j'étais, d'où je venais, ce que je faisais.

—Oui, tout cela n'est pas gai, me dit-il.

—Et il ajouta avec un accent singulier :

—Eh bien, croyez-moi, la misère des pauvres, si affreuse qu'elle soit, est mille fois moins effroyable que la position de beaucoup de riches.

—Voyant que mon regard devenait interrogateur, il poursuivit d'une voix sombre :

—Vous croyez probablement que je suis un des heureux du monde ; eh bien, détrompez-vous, les apparences sont souvent fausses : derrière mon sourire il y a des larmes, et j'ai là, dans la poitrine, tous les tourments de l'enfer !

—Je ne pus m'empêcher de frissonner.

—Il devina mon émotion.

—Ah ! la vie est un lourd fardeau à porter, reprit-il avec un accent indéfinissable ; ne vous plaignez pas trop de votre destinée, monsieur ; s'il y a en ce moment de l'ombre autour de vous, vous retrouverez la lumière. A votre âge on n'est jamais désespéré ; j'envie votre position !

—Tout en parlant, il avait tiré de sa poche deux pièces de vingt francs. Il les mit dans ma main. Je me sentis rougir jusqu'aux oreilles et voulus refuser.

—Prenez, insista-t-il ; la pauvre femme de tout à l'heure pourra calmer sa faim, l'enfant aura du lait, il faut que vous diniez aussi ce soir. D'ailleurs, continua-t-il en retrouvant son sourire doux et triste, je puis vous mettre à l'aise avec votre fierté : c'est un prêt que je vous fais, un à-compte que je vous offre sur un travail que je veux vous confier.

—Alors il sortit une carte d'un mignon portefeuille en maroquin bleu, et me la donna, en disant :

—Venez me voir demain, je vous attendrez à deux heures.

—Sur ces mots, il me quitta et s'éloigna rapidement.

—Je me plaçai sous un bec de gaz, et, au-dessous d'un écusson surmonté d'une couronne, je lus sur la carte :

—MARQUIS MAXIME DE SOUBREUIL.

—Voilà, acheva Maurice, comment je devins le secrétaire de M. de Soubreuil et écrivis avec lui, presque toujours sous sa dictée, le manuscrit dont je vous ai parlé et qui est maintenant ma propriété, par suite de ce que je ne sais quelle pensée intime de

l'homme généreux et bon, qui vient de finir tristement.

Maurice ne parlait plus et Jacques Sarrue restait silencieux.

—Vous ne me dites rien, fit Maurice au bout d'un instant.

—Je réfléchis, répondit le poète, et je me dis qu'il y a sur la terre d'étranges destinées.

—Mon cher Jacques, répondit Maurice, vous aurez de graves sujets de méditations quand vous connaîtrez l'histoire du marquis de Soubreuil.

—J'en sais déjà le dénouement : ce n'est pas seulement parce qu'il avait le dégoût de la vie que le marquis s'est fait sauter la cervelle, il a accompli sur lui-même un châtement terrible.

—C'est vrai, vous avez deviné, dit Maurice.

A ce moment, ils traversaient la place du Château-d'Eau. Jacques Sarrue obliqua vers le boulevard Magenta.

—Pourquoi allez-vous de ce côté ? lui demanda Maurice.

—N'est-ce pas le chemin de Montmartre ?

—Est-ce que vous allez rentrer directement chez vous ?

—C'est mon intention. Pourquoi me faites-vous cette question ?

—Parce que j'avais espéré que nous passerions ensemble le reste de la soirée.

Le poète frappa sur une de ses poches.

—Mon cher, dit-il, je me trouve dans la même situation que vous le jour de votre rencontre avec le marquis, boulevard Bonne-Nouvelle.

—Je pensais que, sans cérémonie, vous accepteriez de dîner ce soir avec moi, reprit Maurice.

—Hein ! fit Sarrue en s'arrêtant brusquement, vous êtes donc riche aujourd'hui ?

—Dans le bois, en présence du cadavre du marquis, je vous ai caché quelque chose, répondit Maurice.

—Ah !

—Oui. Je ne vous ai pas dit qu'en m'envoyant le manuscrit il avait joint à sa lettre un billet de cinq cents francs.

—Cinq cents francs ! exclama le poète, qui n'avait jamais eu certainement une pareille somme dans sa poche.

—Le billet est encore intact, reprit Maurice, et le moment est venu de le transformer en monnaie sonnante. C'est convenu, nous dînons ensemble.

Jacques Sarrue parut fort embarrassé. Il hésitait à répondre.

—Allons, dit Maurice, je vois que ma proposition ne vous plaît pas.

—Vous faites un jugement téméraire. Votre proposition me fait plaisir, au contraire, et me flatte infiniment. Seulement...

—Achevez.

—Je ne peux pas l'accepter.

—Dites-moi pourquoi ?

—Parce qu'on m'attend.

—Je comprends, vous êtes marié ?

—Non, je ne suis pas marié, répliqua Sarrue, eu secouant la tête. Un pauvre diable comme moi ne se marie pas. Quand on prend une femme, Maurice, il faut être sûr qu'on a le pouvoir de lui faire une existence heureuse, exempte de soucis et de privations.

—C'est vrai. Enfin, est-ce une femme qui vous attend ?

—Oui, une jeune fille m'attend, une jeune fille que la Providence a placée sous ma protection, une enfant, une orpheline dont j'ai fait ma fille. Que serais-je donc aux yeux du monde, que serais-je donc à mes propres yeux, continuait-il avec animation, si j'avais seulement la misérable pensée, par un mot ou par un regard, de troubler sa candeur virginale, de ternir la pureté de son âme, de toucher à la blancheur de sa robe d'innocence ?

Maurice étonné le regardait avec de grands yeux.

—Comme vous venez de dire cela ! fit-il ; quel accent, quelle chaleur !... Jacques, à vous entendre, on croirait que vous aimez d'amour cette jeune fille.

Sarrue tressaillit. Il venait d'éprouver une sensation douloureuse, étrange. Toutefois il se remit promptement.

—L'aimer d'amour, reprit-il avec un sourire forcé, vous n'y pensez pas, Maurice. D'ailleurs, ce serait une indigne folie. Non, non, l'amour, ce sentiment divin, n'est jamais entré dans mon cœur,

il n'y entrera jamais. La poésie, voilà ma déesse adorée... Georgette n'a guère plus de seize ans et elle est gracieuse et belle comme la plus admirable des vierges de Raphaël ; moi, j'ai trente-cinq ans et je suis laid, triste et maussade souvent Maurice, mon cœur est resté fermé toujours à certains désirs, aux enivrements des joies de la jeunesse ; je ne veux pas qu'il s'ouvre pour recevoir, quand il n'est plus temps, un rayon céleste !

—Ainsi, vous n'avez jamais aimé ?

—Jamais ! Je n'en ai pas eu le temps ! Et puis, continua-t-il en souriant, j'ai toujours eu peur de la femme. Cette seconde partie du genre humain, la plus belle, comme on dit, m'a constamment effrayé comme un danger. La femme est bonne ou mauvaise, elle est le bien ou le mal, ange ou démon. Et si je n'osais pas m'approcher des ailes blanches de la première, le sourire et le regard provocateurs de l'autre me repoussaient. Mais c'est assez parler de moi, Maurice, il me vient une idée.

—Laquelle ?

—Puisque je ne peux pas accepter votre invitation, ne refusez pas celle que je vous fais de venir dîner avec moi ou plutôt avec nous. Comme cela, un de vos désirs sera satisfait : nous passerons la soirée ensemble. Pour n'être pas ancienne, notre amitié est sincère et déjà grande ; que ce soit ce soir ou dans deux jours, je ne puis faire moins que de vous recevoir dans mon modeste intérieur. Eh bien, cela vous sourit-il ?

—Je suis enchanté !

—Alors, bravo, en route ! Par exemple, je ne vous promets pas un festin de Lucullus ; la bourse de la communauté est peu garnie, et je ne sais pas quel régal a préparé ma gentille ménagère.

—Vous savez que je suis riche, répondit Maurice, je vous offre de puiser dans mon trésor.

—Vous en trouverez vite la fin, mon ami ; ne gaspillez pas le don généreux du marquis de Soubreuil.

—Il faut pourtant que je change ce billet. Avec votre permission, Jacques, comme mademoiselle Georgette n'attend pas un convive de plus, j'entrerai dans les dépenses de notre petite fête, en augmentant le menu de quelque chose que j'achèterai tout à l'heure chez un marchand de comestibles et chez un pâtissier.

—Soit, dit Sarrue, un gâteau et un morceau de pâté, complèteront la mise en scène de la table. Ah ! dame, chez nous, on n'est pas habitué aux friandises. Nous ne nous offrons, ma fille et moi, que le juste nécessaire, et encore... Je ne me plains pas, je sais que c'est inutile ; mais la pauvreté et les mêmes difficultés renaissant chaque jour, c'est triste !

Ils restèrent un moment silencieux.

—Maurice, reprit Sarrue, vous allez voir Georgette, et comme vous êtes mon ami, vous serez naturellement le sien. Vous n'avez pas eu de secret pour moi, je n'en aurai pas pour vous. Votre confiance sollicite la mienne. Je vais vous raconter comment nous nous sommes rencontrés, Georgette et moi, et comment elle est devenue ma fille, ma sœur, si vous le préférez, enfin l'être que j'aime le plus au monde.

Cette fois, ce fut Jacques qui passa son bras sous celui de Maurice.

La suite au prochain numéro

## NOTES ET IMPRESSIONS

Aimer ceux à qui l'on commande, c'est une grande force pour être obéi.

\*.\*

Il faut être de son temps, subir l'influence du soleil où l'on vit et de son éducation première.

\*.\*

Il semble que les têtes des plus grands hommes s'étrécissent lorsqu'elles sont assemblées, et que là où il y a plus de sages, il y a aussi moins de sagesse.

\*.\*

L'amour, chez les femmes, cause d'étranges métamorphoses : la fière s'humanise ; la dévote écarte ses scrupules ; la prude ne sauve que les apparences ; la farouche ne l'est point dans le particulier ; l'indifférente ne l'est que pour un temps.